LETTRE

D'UN DÉMOCRATE

PARTISAN DE LA RÉVOLUTION;

AUX

ARISTO-THÉOCRATES FRANÇAIS.

cm
FRC
4732

A Lille, le 15 Mai 1790.

cf M+W 8535

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LETTRE
D'UN
PARTISAN DE LA RÉVOLUTION
AUX
ARISTO-THÉOCRATES FRANÇAIS.

MESSIEURS,

Il y a quatorze ans que m'étant exposé à encourir les disgraces d'un Ministre despotique, je pris le parti de m'exiler pour me soustraire aux effets de sa toute puissance. Je puis avancer avec vérité que tout mon crime consistoit à avoir parlé un peu légerement de sa personne alors sacrée, j'espere que quatorze ans d'exil l'ont suffisamment expié.

Apprenant par les Papiers publics la révolution arrivée dans l'Empire Français, je me suis hâté de venir respirer l'air natal, & congratuler mes Compatriotes du changement étonnant arrivé parmi eux. Quoi disois-je ! on va penser en France, on va parler & écrire librement ! Le Gentilhomme & l'Artisan, le Prêtre & le Fermier, l'Homme de Loi & le Manœuvre, vont être freres ! On ne tremblera plus devant

ſon ſemblable. --- Un faquin, ſouvent un fripon, favori de la fortune, n'aura plus la permiſſion de montrer ſon orgueil & ſa dureté à découvert. --- Tout homme de mérite aura droit d'aſpirer aux emplois : On n'aura égard déſormais qu'aux qualités perſonnelles ; une naiſſance ſouvent apocriphe n'en impoſera plus. --- Des ſangſues ſous le nom de Fermiers-Généraux, des Intendans de Province, n'arracheront plus aux malheureux, la ſubſiſtance de leur famille, & ne les priveront plus du peu qu'ils gagnoient à la ſueur de leur front. --- L'homme, libre maintenant, n'ayant d'autre maître que les Loix, verra ſa propriété aſſurée, ſa vie & ſa liberté ne dépendront plus comme autrefois du caprice d'un homme !

Pour être auſſi heureux qu'un mortel puiſſe l'être, il ne faudra qu'être vertueux. L'on ne verra plus le mari qui a eu le malheur d'épouſer une belle femme, enlevé, arraché de ſes bras, malgré les cris douloureux de ſa tendre moitié, envoyé aux extrémités de la terre, pour aſſouvir la brutalité d'un Miniſtre, ou celle d'un de ſes Commis. --- Un infâme Lieutenant de Police, ne ſe fera plus un jouet de la liberté, de la propriété d'un Citoyen, pour favoriſer ſes créatures, ou pour s'enrichir par le ttafic honteux des Lettres de Cachet, vendues au premier venu, pourvu qu'il les payât bien. --- Des ames de boue, des hommes vils décorés de Croix, ſouvent même de Rubans, n'iront plus, faiſant le métier d'Eſpion, empoiſonner les Sociétés, y tendre des pieges à l'amitié, à la confiance, détruiſant juſqu'au germe de l'honneur, & de la morale. --- L'on ne verra plus le Tribunal de la

Juſtice ne faire trembler que ceux qui n'ont pas de quoi gagner les Juges par argent ou par amis. --- L'on ne verra plus un malheureux pere de famille condamné à un dur eſclavage pendant trois, ſix, dix ans, pour avoir fait paſſer quelques livres de ſel d'une Province à l'autre, afin de procurer du pain à ſa femme & à ſes enfans mourans de faim. --- L'on ne verra plus, par un ordre deſpotique & barbare, un fils ſeul ſoutien de ſon pere accablé ſous le poids des années & de la miſere, enrôlé malgré lui dans une milice forcée, mais néceſſaire aux vues ambitieuſes d'un Miniſtre, qui par des raiſons contraires au bien de la Patrie, ſe feſoit un jeu de plonger des Nations entieres dans le deuil & dans les larmes. -- Dorénavant le Citoyen libre, défendra ſa Patrie, ſes Loix, ſon Roi, il ſervira volontairement, parce qu'il ne combattra plus comme autrefois pour une chimere, il prendra les armes pour ce qu'il y a de plus cher & de plus ſacré parmi les hommes : il pourra dire avec vérité je combats *pro aris & focis !* L'on ne verra plus les Gens d'Egliſe, inſulter aux malheureux par un pompe mondaine, vivant dans des palais ſuperbes, recherchés dans leurs habits, leurs ameublemens, leurs équipages, foulant aux pieds ſans pudeur l'Evangile qu'ils font prêcher, ſe moquant de la crédulité des hommes auxquels ils diſent depuis quinze ſiecles.... Ne faites pas ce que nous faiſons, mais faites ce que nous diſons. --- Des Fenéans croupiſſant dans l'ignorance & dans la craſſe, n'engloutiront plus les biens des familles, en y ſemant la diſcorde, faiſant deſhériter, les enfans, les neveux, les nieces, pour pour s'aproprier leurs dépouilles. --- L'on ne

Fratres debi
res sumus n
carni ut sec
Dum carnem
Vivamus. Si cu
Secundum carn
Vivetis moriem
Si autem Spiritu
facta carnis mo
Ficaveritis Vivet
Paul ad Rom
Ep i c. 6

non timebo
millia populi
circumdantis m

Loquebar de
testimonia tua in conspectu regum et non confundebar

quid propter te mortificamur total die : æstimati sumu
sicut oves occisionis Ep I. C. 6.

verra plus le pere insensé & barbare, mésusant de son pouvoir, par une ambition cruelle & meurtriere, sacrifier ses enfans en bas âge, sans consulter leurs inclinations, en leur faisant embrasser un état pour lequel ni hommes ni femmes, sains de corps & d'esprit ne furent jamais nés; & cela par la sotte vanité de donner plus de fortune à un aîné souvent un imbecille, par le grand soin qu'on apportoit à ne le laisser approcher que par des gens bas & rampans, qui le flattant sans cesse, gatoient son naturel. --- La jeune fille sensible & tendre, faite par la nature pour remplir les devoirs sacrés d'épouse & de mere, ne se verra plus forcée par des parens dénaturés, à maudire le moment de sa naissance, à passer ses jours infortunés dans un Cloître dont les verroux & les grilles, la fesoient gémir amerement, de s'y voir renfermée pour toujours. Son cœur, son ame, ses pensées s'élançoient en vain vers un monde, qu'elle ne connoissoit pas à la vérité, mais pour lequel la nature l'avertissoit impérieusement qu'elle étoit créée : comme une tendre fleur coupée par le pied, se fanne, se desseche & meurt, l'infortunée victime d'une famille barbare, descendoit au tombeau, heureuse d'y trouver la fin de ses maux.

O Liberté ! présent du Ciel, tu vivifieras l'industrie humaine, tu l'augmenteras : tu défricheras nos campagnes, nos vallées, nos côtaux, nos montagnes mêmes. Nos landes jusqu'à présent inutiles, seront bientôt couronnées de riches moissons : d'heureux habitans travaillant pour eux-mêmes à l'abri des Loix, payeront avec plaisir les impôts nécessaires à la conservation de ces Loix, qui feront leur bonheur ; à l'entre-

tien des armées de terre & de mer toutes compoſées de leurs freres ; ils contribueront avec joie au maintien de la dignité & de la ſplendeur, du premier Citoyen de l'Empire, leur pere & leur Roi.

Le cœur, l'eſprit occupés de ces agréables images, je rentre en France, prêt à ſerrer dans mes bras, preſſer contre mon ſein le premier Français que je rencontrerai. Mais Ciel ! quel fut mon étonnement ! J'ai vu dans la premiere Ville où j'entrai, des gens prêts à s'égorger, j'ai vu des Soldats acharnés les uns contre les autres s'aſſaſſiner dans les rues. Je demande la cauſe de pareils forfaits : on me répond, deux des quatre Régimens que vous voyez ſont Démocrates, & les autres Ariſtocrates. J'eus peine à concevoir comment de ſimples Soldats pouvoient être Ariſtocrates : & qu'y gagneroient-ils ? Leur ſort vient d'être amélioré par les ſoins bienfaiſans de la Nation qui les regarde comme ſes freres, titre qu'ils ont bien mérité en refuſant de tremper leur smains dans le ſang de leurs Concitoyens. Je cours au Cabinet Littéraire, pour m'inſtruire, & me mettre au fait des affaires du jour. J'y vois des papiers ſans nombre, j'en prends un au haſard, je tombe ſur la motion de Dom Gerle, bon, dis-je ! voici encore un tour de calote. Je lis enſuite avec un ſenſible plaiſir l'aventure de MM. Maury & Mirabeau, tous deux ſauvés par la généroſité de la Garde Nationale, contre laquelle ils ſont ſi acharnés. De retour à mon auberge, j'entre dans la ſalle à manger où je trouve des gens de tous les états, des Eccléſiaſtiques, des Militaires ſoldés & non ſoldés, des gens de Loi, &c. On parla politique, j'écoutai avec attention, & tâchai de démêler les vérita-

et Si patron
Ciad Belzebu
Versaut &

bles sentimens de la compagnie. Presque tous se plaignoient, & sembloient désespérer de la chose publique. Il n'y a plus de Religion, disoit l'un, encore moins de discipline, crioit l'autre. La banqueroute est inévitable, disoit un troisieme. Qu'en pensez-vous, M. l'Anglais? me demanda un petit colet, placé à côté de moi, & qui à ma taciturnité me prenoit pour un enfant d'Albion. M. l'Abbé, lui répondis-je, j'ai l'honneur d'être Français, & quant à ce que je pense sur l'état des affaires présentes, il est trop tard pour vous en rendre compte: j'observerai seulement, que je crois de bonne foi, que si tout ne va pas au mieux, du moins on a lieu d'espérer que le travail de l'Assemblée Nationale, une fois fini, la Religion reprendra sa ferveur, l'Armée sa discipline, & le crédit public sa solidité. Jamais! jamais! s'écrierent en même tems, l'Ecclésiastique, le Militaire soldé, & un homme de Loi. Permettez-moi, Messieurs, de vous demander pourquoi & quels sont vos griefs? Commençons par M. l'Abbé, puisque *de droit divin*, il tenoit jadis le premier rang dans l'Etat. M. l'Abbé parla en ces termes ou à peu-près. « Le Clergé tient le premier rang dans l'Etat, » de droit divin, comme M. l'a très-bien observé. » Nous en avons pour garants les Saintes Ecritures, » Dieu lui-même. Un Confesseur d'une Reine d'Es- » pagne le prouva très-bien au Premier Ministre de » la Monarchie qui lui disputoit le pas. Comment » dit le saint homme, osez-vous prétendre à la préé- » minence? Ne savez-vous pas que j'ai tous les jours » votre Dieu dans mes mains, & votre Reine à mes » genoux? Toute propriété ecclésiastique est sacrée; » c'est une impiété que d'y toucher, c'est un sacri- » lége au premier chef. — Dieu a ordonné que les

» dîmes soient payées aux Lévites, St. Paul a dit
» que le Prêtre devoit vivre de l'autel. De-
» puis le baptême de Clovis, le Clergé en France
» a joui du premier rang, a perçu les dîmes; les
» successeurs de ce grand Roi ont à l'envi aug-
„ menté leurs revenus, ils ont fondé des Monaste-
„ res, les ont enrichis par des legs, des fondations
„ pieuses, pour mériter la bénédiction d'en haut
„ par les prieres & les interceſſions des Saints reclus
„ que ces Monasteres renfermoient. N'étoit-il pas
„ bien juste que des hommes qui renonçoient aux
„ honneurs, aux emplois, au monde enfin, fussent
„ déchargés du soin de se procurer le simple néces-
» saire, eux qui offroient sans cesse au Seigneur, leurs
„ vœux & leurs prieres pour la prospérité du Roi &
„ du Peuple? D'ailleurs, les plus riches Monasteres
„ doivent le revenu dont ils jouissent au travail des
„ bons Religieux leurs prédécesseurs qui ayant ob-
„ tenu des terres incultes les ont défrichées de leurs
„ propres mains, y ont bâti des maisons, des Egli-
„ ses. D'autres de tout-tems se sont consacrés au
„ service des pauvres, au soin d'élever la jeunesse,
„ au rachat des esclaves. J'avoue de bonne foi, qu'il
„ y avoit trop de disproportion entre le haut & le
„ bas Clergé, mais les Membres du dernier pou-
„ voient par leur assiduité à remplir leur devoir,
„ leur piété, la régularité de leur conduite, parvenir
„ à de bons bénéfices. Ce dont on se plaint avec
„ raison, c'est qu'au lieu de corriger les abus qui
„ s'étoient glissés parmi les Membres de l'état ec-
„ clésiastique, on le détruise, qu'au lieu d'élaguer
„ l'arbre, on le coupe par le pied. Le Clergé a
„ offert quatre cens millions à la Nation obérée
„ par la faute de . . . de . . . de . . . On auroit dû
„ accepter l'offre, elle étoit généreuse. „ A tant se

tut M. l'Abbé. Je commencerai par vous obſerve, lui répondis-je, que l'antiquité d'un abus n'eſt pas une raiſon valable de le continuer. Clovis ſouillé de ſang, coupable de crimes horribles, apprenant des Prêtres qu'il lui étoit poſſible d'obtenir la rémiſſion de ſes péchés, en faiſant bâtir des Monaſteres, fondant des Egliſes, &c. crut ſe ſauver à grand marché : car que lui en coutoit-il ? il donnoit les tréſors de ſes Peuples ou les dépouilles de ſes ennemis. La dîme eſt de droit divin, dites vous ! Oui, chez les Juifs. -- Mais nous ne ſommes pas Juifs. St. Paul a dit que le Prêtre devoit vivre de l'Autel ; cependant il travailloit de ſon métier. Les Archevêques, les Evêques ſoit-diſant ſucceſſeurs des Apôtres, à qui par parentheſe ils ne reſſemblent gueres pourroient très-bien vivre de l'Autel ſans avoir ſoixante mille livres de rente. Vous voyez que je ſuis modéré, car il y en a un grand nombre qui jouiſſent de quatre-vingt, cent, deux, trois quatre cens mille livres de revenu. Les rentes des Apôtres, & de leurs Diſciples, ne ſe montoient certainement pas à la moitié autant que celles de l'Archevêché de Straſbourg. Il eſt vrai que les Apôtres & leurs ſucceſſeurs immédiats n'avoient point oublié les leçons de leur maître qui enſeignoit : » Qu'il étoit plus difficile à un homme » riche d'entrer dans le Royaume des Cieux, » qu'à un gros cable de paſſer par le châs d'une » aiguille«. Ils ſe reſſouvenoient encore des paroles adreſſées à l'Apôtre qui déſiroit la premiere place. » Entre vous il n'y aura ni premier, ni » dernier, celui qui demande la premiere place, » aura la derniere. Mon Royaume n'eſt pas de » ce monde. -- Quand vous voyagerez, ne pre-

» nez ni bourſe ni valiſe, les lys des vallées » ne fillent point. --- Les moineaux n'enſe- » mencent point les terres : Votre pere qui eſt » au Ciel, a ſoin d'eux, ne valez-vous pas » mieux que cinq moineaux ? Cherchez d'abord » le Royaume des Cieux, & votre pere vous » donnera ce qu'il vous faut, il connoît vos » beſoins «.

Parlons des Princes de l'Egliſe. St. Pierre a-t-il jamais prétendu à la qualité de Prince ? Vous devez ſavoir comment un Pêcheur de Galilée a dû être regardé à Rome ſous l'Empereur Néron. Les Succeſſeurs de cet Apôtre juſqu'à l'acceſſion de Conſtantin, (à qui comme à tant d'autres, on a donné le ſobriquet de grand) n'ont été que de ſimples Evêques ſoumis au pouvoir ſéculier quant au temporel ; & aux Conciles pour le ſpirituel. Tout le monde ſait que les Evêques de Rome ne ſont devenus Princes que par les largeſſes de Charlemagne, qui, dit-on, leur donna ce qu'on appelle aujourd'hui très-fauſſement, le Patrimoine de St. Pierre. Vous n'ignorez pas, M. l'Abbé, que Patrimoine veut dire le bien qu'un pere laiſſe à ſon fils : or le pere de St. Pierre n'avoit ni l'Exerçat de Ravenne, ni la Compania di Roma, à laiſſer au au ſien. Il eſt même très-douteux que l'Evêque de Rome puiſſe montrer aujourd'hui ce fameux don de Charlemagne, quoiqu'on prétende qu'il fut fait par écrit, & ſigné de l'Empereur. Mais ſuppoſons le véritable pour un moment : il en réſultera toujours que la principauté des Evêques de Rome n'eſt pas de droit divin. Jéſus-Chriſt, ſi nous en croyons l'Evangile, n'a jamais prétendu que ſes Apôtres devinſſent des Princes,

ayant juridiction temporelle, faisant la guerre, se disputant des Duchés, des Villes, &c. Il étoit bien loin lui-même de prétendre à aucune suprematie sur les Princes de la terre quand il dit : » Rendez à César, ce qui appartient à César. Ce fondateur de la Religion Chrétienne n'a porté qu'une Couronne d'épine, & les soi-disans successeurs de ses Apôtres en portent d'or enrichies de pierres précieuses. Il y a long-temps que la partie la plus saine & la mieux éclairée de la France, a senti que les Curés des Villes & des Campagnes avec leurs Vicaires, étoient les seuls Ecclésiastiques utiles, & vraiment dignes de leur état : instruisant les peuples par l'exemple & la parole, consolant les uns, assistant les autres, visitant les malades, les prisonniers, tenant registre des baptêmes, des mariages, des enterremens : voilà les véritables successeurs des Apôtres ! Et cependant quel est leur salaire ? Un petit nombre excepté, ils ont à peine la vie & l'habit, tandis que des Frêlons bourdonnant dans des Cathédrales sont grassement payés. Quelle honte ! Enfin, Monsieur, dans l'Eglise primitive trouvez-vous des Cardinaux, des Archevêques, des Tréfonciers, des Moines Princes, Prêtres & Généraux, Séculiers, Réguliers, Laïques en même-temps ?

Passons aux Abbayes. De dire que Clovis & ses Successeurs se sont empressés de fonder des Couvens, de les enrichir, ne prouve pas qu'ils avoient raison de le faire. Vous dites que des gens occupés sans cesse à prier pour la prospérité de l'Etat, renonçant aux honneurs & aux emplois, méritent bien qu'on les décharge du soin de pourvoir à leur subsistance. --- Croyez-

vous de bonne foi, que l'Etre Suprême soit plus touché des prieres qui lui sont adressées d'un ton sépulcral, par des gens tondus, sanglés, bigarrés, sales, féneans, dans une langue qu'ils entendent à peine, que de celles d'un pere de famille entouré de sa femme & de ses enfans, qui, soir & matin lui rendent mille actions de graces des bienfaits qu'ils reçoivent de lui ? Dieu a dit à l'homme » Tu mangeras ton pain à la » sueur de ton front «. / au laïque comme au prêtre

Le Moine dit, si mon front est couvert de sueur, ce sera au Réfectoire à force de manger & de boire. Quelle espece d'hommes peuplent les Cloîtres en général ? Des jeunes gens d'un esprit foible, sans expérience, sont gagnés par les Moines qni leur font une peinture charmante de la vie monastique. Délivré de tout soin, disent-ils, » vous pourrez vous livrer à l'étude » si vous l'aimez, à la mécanique, au jardinage, » le chœur employera une partie de votre temps : » tout abonde ici, nous jouissons des plaisirs » purs d'une vie douce & tranquille, point de » soucis pour l'avenir, nous ne craignons pas » comme dans le monde, les vicissitudes des af- » faires «. Le jeune homme enchanté d'un pareil tableau, s'engage sans reflexion, & embrasse pour la vie un état qu'il ne connoît pas, à un âge où il ne lui est pas permis par les loix de disposer d'un sou de son bien. D'autres y sont forcés par leur famille, quelques-uns prennent l'habit par goût, ou par paresse. L'on demandera peut-être : pourquoi les Moines chercheroient-ils à se donner des Compagnons ? La réponse est toute simple : sans les peines infinies qu'ils se donnoient, leurs maisons seroient tombées plus

qui habet tonsuram sollicitus est quomodo ei placeat Deus &

quo spiritu sacerdus est deodesere au Roi qui per mundi plaga stato proh tione conspto, au illo &

Il lui est pas a l'Evangile mais bien pour en faire un sacrifice a Dieu en renonçant Volontairement. jusqu'à dire Evangelia abutitis eo quo mulcta possessiones habere vo quum C & qui et La jugatoir ne fait elle vient

tôt. On leur a cependant une obligation, quelqu'ait été leur motif, c'eſt eux qui dans les temps malheureux de l'irruption des Barbares en Europe, ont préſervé les livres & les Sciences, inconnues ou mépriſées de ces brigands. Certains Moines ont défriché des terres incultes ! Et bien, ces Moines Cultivateurs ont joui de leurs travaux, ils l'avoient mérité ; mais eſt-ce une raiſon valable pour que leurs Succeſſeurs qui ne font rien, jouiſſent des mêmes avantages ? Non ſans doute, à moins que vous n'appelliez travail les peines qu'ils ſe ſont données de tout temps de profiter de l'aſcendant qu'ils ont ſu gagner ſur les eſprits foibles, de la peur que tout homme élevé près deux ſuce avec le lait, des peines du Purgatoire, pour engager les conſciences timorées à faire des teſtamens, des donnations au Couvent, comme le moyen les plus efficace pour éviter le Purgatoire & l'Enfer. Je ne dis rien de ceux qui ſe ſont dévoués à l'éducation de la jeuneſſe, leurs raiſons ſont connues. Je paſſe aux bons peres qui ſe ſont conſacrés au rachat des Eſclaves : on les nomme Peres de la Merci. J'étois à Tunis en Barbarie en 1770, & ceux qui déſireront me connoître n'ont qu'à lire le Mondain par le Comte de Lanſberg. Les Peres de la Merci ont un Couvent, ou comme on l'appelle uu Hoſpice, & voici ce que des Conſuls, gens croyables, & que je puis nommer ſi j'en ſuis requis, m'ont dit. Les Peres de la Merci ont des Agens ou des Quêteurs dans les villes les plus conſidérables de la Chrétienté, on leur envoye tous les ans une ſomme quelconque pour racheter des Eſclaves. A Tunis où les Captifs ſont mieux traités qu'ailleurs, il arrive ſouvent qu'à la liberté près,

tous les gens du commun gagnent à changer d'état. Indépendamment de l'argent qu'ils ſont obligés de donner à leurs maîtres qui les louent, ou les font travailler, les Eſclaves épargnent ſouvent une vingtaine de ſequins, qu'ils portent aux peres de la Merci ; qui prennent notte de l'argent, le font valoir à bon compte, & ne rachetent, en général, que ceux qui en ont donné. On m'a aſſuré que ces bons Peres pourroient racheter trois fois autant d'Eſclaves qu'ils ne font, s'ils employoient tout l'argent qu'ils reçoivent pour cet objet.

Quant aux Ordres mendians, ils gagnent beaucoup à être ſupprimés, les Religieux avec une penſion honnête vivront plus heureux, feront plus de bien que dans leurs Couvens, qui ſubſiſtans d'aumônes, étoient à charge aux pauvres auſſi bien qu'aux riches. Perſonne ne perdra à la ſuppreſſion des RR. PP. Capucins, Récollets, &c. &c. J'eſpere, Monſieur l'Abbé, avoir répondu à vos plaintes, demain, Meſſieurs, ſi j'ai l'honneur de me retrouver en votre compagnie, je répondrai au champion de la Nobleſſe ariſtocrate, & buvant à la ſanté de l'Aſſemblée Nationale & de tous les amis de la liberté, je leur ſouhaitai le bon ſoir. --- Je ne manquai pas le lendemain de me rendre dans la ſalle, j'y fus à peine entré qu'un Militaire décoré de la croix de St. Louis commença par faire une ſortie violente contre ce qu'il appelloit l'anéantiſſement de la Nobleſſe. » De tout temps, s'écria-t-il, » la Nobleſſe Françaiſe a été le ſoutien de l'Etat! » Elle a prodigué ſon ſang pour la défenſe de » la Patrie, elle a mangé ſon bien au ſervice. » Sans elle plus d'armée : à la premiere campa-

» gne les ennemis pourront entrer en France : » le Soldat accoutumé à voler à la gloire sous » les ordres des Nobles, se croira avili de n'être » commandé que par la Bourgeoisie, par des » fils de Marchands, ou d'Artisans ses égaux : » il obéira mal, & ne fera rien pour l'honneur » de pareils gens. Les Francs qui conquirent » les Gaules étoient conduits par leur Noblesse. » Sous de tels Chefs ils renverserent l'Empire » Romain, & fondérent la premiere Monarchie » de l'Univers. Dites moi ? Le Tiers-Etat peut- » il se glorifier d'avoir produit cette foule de » Héros, si justement admirés, les Dugueclin, » les Cliffon, les De Foix, les Monmorenci, » les Bayard, les Condé, les Turenne, & mille » autres qu'on pourroit citer. Ce n'est pas dans » les armes seulement que la Noblesse a brillé, » elle s'est acquise une supériorité décidée dans » tous les genres : l'Eglise & le Barreau, les » Belles-Lettres, comptent parmi leurs plus grands » hommes, des gens de la premiere qualité. Le » Gentilhomme a des exemples à suivre que le » Roturier n'a pas, une éducation distinguée » lui procure des avantages, lui donne une façon » de penser, que n'ont ni le Négociant ni le » Bourgeois. Je conclus en disant, que l'anéan- » tissement de la Noblesse amenera l'anarchie & » la confusion, qu'il entraînera nécessairement » la destruction de la Monarchie «. Le Chevalier ayant fini & personne ne répondant, je pris la parole. Je n'ai encore vu aucun Décret de l'Assemblée Nationale qui anéantisse la Noblesse, dis-je, à moins que vous ne regardiez comme tel le Décret qui légitime les Français, en les rendant tous enfans de la Patrie, capables d'occuper tous

les

les emplois dont ils ſeront dignes. Ce ſeroit un mal de détruire la Nobleſſe, mais c'eſt un bien d'employer ſans diſtinction les gens de mérite, quelque ſoit leur naiſſance. La Nobleſſe a verſé des flots de ſang pour la défenſe de l'Etat ! Et je vous prie ! le Soldat n'en a-t-il point verſé ? Les Gentilshommes ont-ils combattu ſeuls ? Faut-il plus de grandeur d'ame pour ſervir en qualité d'Officier ; que comme Soldat ? L'Officier au contraire n'a-t-il pas l'eſpoir des graces, des récompenſes ? Ne peut-il pas prétendre à des Gouvernemens, à des Croix, des Cordons, &c. ? Mais direz-vous, dans tous les Régimens il y avoit des places pour les Soldats qui ſe diſtinguoient. --- J'en conviens, mais ces Soldats parvenus au grade d'Officier ne pouvoient avoir de compagnies, la place de Lieutenant de Grenadiers, étoit pour eux le Bâton de Marechal : injuſtice d'autant plus criante, que tous les Officiers n'étant pas Gentilshommes, ces braves gens qu'on appelloit Officiers de fortune, voyoient ſouvent des jeunes gens leurs inférieurs en mérite, quelquefois même en naiſſance, leur paſſer ſur la tête, pour avoir eu le bonheur d'entrer au corps comme Volontaires & non comme ſimples Soldats. D'ailleurs, Mr., en liſant l'Hiſtoire de France, il eſt difficile de décider, ſi la Nobleſſe a fait plus de bien que de mal à la Patrie. Je parle de la haute Nobleſſe, de ces grands vaſſaux de la Couronne, de ces petits Souverains, qui ont ſouvent fait la guerre aux Rois, qui ont innondé nos Provinces de ſang ; & dont l'ambition a mis, plus d'une fois, le Royaume à deux doigts de ſa perte. Toutes ces grandes maiſons ont diſparu devant le génie po-

litique de Louis XI, Richelieu a écrasé tout ce qui vouloit s'élever. Nous avons encore, il est vrai, des rejettons des maisons de la Trimouille, de Turenne, mais la gloire acquise par leurs ancêtres devroit leur causer de la honte plutôt que de l'orgueil. Un homme fait-il une belle action ? Rend il un service considérable à l'Etat ? on lui donne des Lettres de Noblesse, à la bonne heure. Mais si son fils n'est bon à rien, je ne dois pas avoir le même respect pour lui, ce seroit une sottise. Si le fils de M. d'Assas était capable de faire une bassesse, la noble action du pere, ajouteroit à l'ignominie du fils au lieu de la laver. Il a existé, & il existe encore des Royaumes où il n'y a point de Noblesse, d'autres où elle est personnelle. En Angleterre, l'aîné seul ou le plus proche parent hérite du titre de Noble; les armées de terre & de mer où il y a très-peu de Noblesse n'en sont pas plus mauvaises. Personne ne respecte plus que moi la mémoire de Duguesclin, j'ajouterai même que j'ai été indigné de voir dans les papiers publics qu'un Breton ait osé faire effacer, d'une des rues de Rennes, le nom de ce grand homme pour y mettre le sien. Les Français auroient dû s'y opposer encore plus que les Bretons, car Duguesclin a sauvé la France, & tous ses efforts n'ont pu sauver sa Patrie. Au lieu de chercher à dénigrer les noms de la Trimouille & de Turenne, je les honore, mais hélas ! Par qui sont-ils représentés ? Du temps des grands hommes que vous avez cités, on n'auroit pas vu un Duc & Pair aller rendre visite à une Catin, & se faire inscrire à sa porte sous le nom du Sapajou de Mme. la Comtesse, venu pour la divertir. Un Gentil-

homme ne s'allioit pas à la famille d'un Traitant pour faire paſſer dans la ſienne des tréſors acquis au dépends des pleurs & du ſang des peuples. L'on n'auroit pas vu une maiſon illuſtre, donner en mariage une de ſes filles à un Vicomte du Barry, & après la mort de ſon mari lui faire reprendre ſon nom de fille, comme s'il y avoit plus de déshonneur à porter ſon nom qu'à l'épouſer. Combien avez vous de Princes, de Ducs, de Marquis, de Comtes, qui ne ſont pas Gentilshommes, & qui ſans d'Oſier n'oſeroient parler de leurs biſayeuls? Des manans ſans talens, ſans mérite, ayant gagné du bien *per fas* & *nefas*, ſe ſont entés ſur d'anciennes familles, ou ont acheté les terres des Seigneurs chez qui leurs grands-peres avoient été valets, & en général ce ſont ces gens-là qui ſouffrent le plus de voir les Français égaux! Ne craignez rien, Meſſieurs, on vous laiſſera vos titres bien ou mal acquis, on ne vous les diſputera pas, on tâchera de vous égaler, de vous ſurpaſſer en vertu & en mérite; vous en vaudrez infiniment mieux, car vous ſerez obligés d'être nobles *de facto* & *de jure*, ſi vous voulez jouir de la conſidération que le mérite ſeul, doit procurer. Qu'il me ſoit permis de faire une queſtion .... Qui d'Epictete ou d'Epaphrodite étoit vraiment noble? L'un étoit Eſclave, l'autre Favori & Capitaine des Gardes de Néron. Le ſort fit l'un Eſclave de l'autre. J'oſe me flatter que perſonne ne donnera la préférence au maître. Mais ſans chercher des exemples dans l'antiquité, qui n'aimeroit mieux avoir été Chevers que Soubiſe? Du Gaitrouin que l'Amiral Duc de Chartres? A quel grade fut parvenu Soubiſe s'il eut eu pour pere un Corroyeur de

Verdun ? Que ſeroit devenu le Duc de Chartres s'il fut né fils d'un Armateur de St. Mâlo ? Le premier ſeroit reſté Tambour toute ſa vie, & le ſecond auroit, peut-être, commandé un bâtiment marchand. --- Il faut convenir que la vertu, la valeur, le ſavoir, la grandeur d'ame, ſont de tous les états, de toutes les conditions. Le ſentiment contraire a fait beaucoup de tort à la France. Si Du Gaitrouin, Jean Bart & Thurot fuſſent nés Gentilshommes, quels ſervices n'euſſent-ils pas rendu à la Patrie ? Je m'explique. Du Gaytrouin, le plus grand homme de mer dont notre Marine puiſſe ſe glorifier, languit long-temps dans l'obſcurité malgré ſes belles actions, à peine voulut-on le recevoir dans la Marine Royale, le moindre Enſeigne de vaiſſeau ſe croyoit ravalé de ſervir ſous lui. Et pourquoi? Il n'étoit pas Gentilhomme! Jean Bart, inférieur en tout à Du Gaytrouin, excepté en bravoure, fut long-temps connu à la Cour ſous le nom de l'ours du Chevalier Forbin. On me permettra en paſſant de rendre hommage à la grandeur d'ame du Chevalier, qui, excellent Marin lui-même, fut le premier à diſtinguer le mérite de Jean Bart ſon rival de gloire, & à le faire connoître. Jean Bart était beaucoup plus eſtimé en Angleterre & en Hollande que dans ſa Patrie qu'il ſauva en conduiſant une flotte chargée de grain, dans un temps de diſette, à travers mille & mille dangers, qui auroient effrayé tout autre que lui. Le brave Thurot perdit la vie près de l'Iſle de Man, par la trahiſon de ſes Capitaines, qui jaloux de ſa gloire le ſeconderent mal. Il n'étoit pas Gentilhomme. J'ai donc eu raiſon de dire, quels ſervices n'euſſent-

ils pas rendu, s'ils fuſſent nés Gentilshommes? Car ce n'eſt qu'à force de belles actions qu'il leur a été permis de ſervir leur pays. Si l'on n'eut pas mis d'entraves à leur zele, à leur activité, ſi des humiliations en tout genre n'euſſent été le ſalaire amere de leurs ſervices, à juger par ce qu'il ont fait, que ne devoit-on pas attendre d'eux? Sous l'ancien Gouvernement que vous ſemblez regretter, Monſieur, les places, les penſions, les graces, étoient en général accordées à la faveur, & non au mérite. L'échec que la France reçut le 12 Avril en eſt une preuve. Il n'y avoit pas de plus brave homme que M. de Graſſe dans la Marine; mais on aſſure qu'il y avoit des Officiers plus capables de commander une grande flotte. Pourquoi l'a-t-on choiſi? Il avoit épouſé la fille du ſieur Thierry, ci-devant Valet-de-Chambre, & depuis Garde-Meuble, ou plutôt Pille-meuble de la Couronne. Jamais notre Marine ne ſera ſi formidable que lorſqu'on admettra à tous les grades les véritables Marins, ſans égard à la naiſſance: quand toute diſtinction, entre les Officiers du Corps & les Officiers Bleus ou Auxiliaires, ceſſera. Nos voiſins nous donnent de ſi bons exemples! Point de Lieutenant qui n'ait été cinq ans effectifs en mer, & cela après un ſevere examen. Peu importe en Angleterre que l'Officier de mer ſoit Gentilhomme, mais il faut abſolument qu'il ſoit Marin. L'Officier de la Marine royale, ne ſe croit pas déshonnoré, en temps de paix, de naviguer des Bâtimens Marchands; ou bien il va ſervir l'Etranger, & vient en temps de guerre employer au ſervice de ſa Patrie les connoiſſances qu'il a acquiſes pendant la paix. Abord

des vaiſſeaux anglais, point de robe de chambre, point de pantoufles rouges, point d'eſſence de Bergamotte, pour les Gardes Marines. Ces obſervations me font ſouvenir de notre fameux Duquêne, qui voyant un Garde-Marine bien poudré, friſé, parfumé, lui ordonna d'aller voir quel vent il ſouffloit. Notre muſqué vint dire en graſſeyant, qu'il n'y avoit qu'un zéphir agitant la ſurface des ondes. Duquêne fronçant le ſourcil demande à l'Adonis marin, ce que c'étoit qu'un zéphir en mer, & ſans attendre ſa réponſe, ajouta, un zéphir en mer eſt un Jean F..... comme vous, & à bord d'un vaiſſeau de guerre. Paſſons aux troupes de terre. -- Permettez-moi de faire quelques remarques ſur la grandeur d'ame, la bravoure trop peu connue de nos Soldats; entre mille & mille traits d'intrépidité & d'héroiſme, je vous citerai ſeulement la réponſe faite par un Caporal de Grenadiers d'un Régiment dans lequel j'ai eu l'honneur de ſervir, à un Grenadier de la même Compagnie. Au ſiege de Prague, une Compagnie de Grenadiers du Régiment de la Marine, communément appelé la Vieille Marine, fut placée ſur un Baſtion, un Grenadier obſerva à ſon Caporal qu'il était miné. -- *Je le ſais. Tais toi, tu ferois peur à nos Poſtiches.* --- Un moment après, ces braves gens furent enſevelis ſous un monceau de ruines. On devroit préſerver de pareils traits, les faire lire aux Soldats, en faire des chanſons militaires. C'étoit ainſi que le Grecs feſoient paſſer à la poſtérité les noms de leurs Héros, & inſpiroient à la jeuneſſe le déſir de les imiter. Le Soldat Français eſt le ſeul en Europe ſuſceptible d'être conduit par l'honneur, & on a voulu le con-

duire à coups de plat de ſabre ! On connoiſſoit bien peu le caractere National. --- exaltez l'état de Soldat au lieu de l'avilir, n'y admettez que d'honnêtes gens, vos armées ſeront moins nombreuſes, mais elles ſeront plus formidables : c'étoit avec des armées compoſées de Citoyens que les Romains ont fait la conquête de preſque tout le monde connu, & l'on peut regarder comme une des cauſes de leur décadence, l'admiſſion de toute ſorte de gens à l'état militaire. Quel Régiment de Cavalerie, Carabiniers, Cuiraſſiers ou Dragons, eut oſé, à nombre égal, attendre le choc de la Gendarmerie ? Aucun, & d'où vient cela ? C'eſt que ce Corps compoſé de bonne Bourgeoiſie, préferoit la mort à la honte. Tous ceux qui connoiſſoient les Troupes étrangeres ne ſauroient s'empêcher d'admirer les notres pour leur tenue, leur air leſte, leur maintien. Des Anglais, qu'on ne peut ſoupçonner de flatterie, ont ſouvent pris des Sergens & des Fouriers, pour des Officiers.

O France ! ô ma Patrie ! ſeroit-il bien poſſible que tu nourriſſes dans ton ſein des ennemis de ton bonheur ? Non, je ne puis le croire ! Quoi, des Français ſe dégraderoient au point de regretter le deſpotiſme ? On pourroit regarder comme un malheur de ne plus ramper ſous un Miniſtre ſerviteur de l'Etat, ſous ſes commis, ſes valets, ſon ſuiſſe, ſa maîtreſſe ? J'en appelle à vous tous qui avez eu beſoin des Grands ! J'en appelle à vous particuliérement, braves Militaires, qui après avoir perdu un bras ou une jambe, après avoir mangé votre bien au ſervice, avez été obligés de vous préſenter au Bureau de la Guerre, pour y ſolliciter une penſion modique : avec

quelle morgue, avec quelle insolence y avez-vous été reçus, par des faquins bouffis d'orgueil & d'arrogance? Vous avez souvent eu le crevecœur de voir donner à des marmousets, à des pantins, les places que vous aviez méritées. Vous n'étiez pas faits pour solliciter la protection d'une catin, d'un valet de chambre, d'un espion: & ces gens-là disposoient de tout. J'en appelle à vous, Citoyens de tous les états, qui avez été, par l'ambition des Grands, forcés à défendre vos possessions contre leur rapacité! Quels moyens aviez-vous d'obtenir justice? Que de pas inutiles, que de sollicitations, que de présens n'étiez-vous pas obligés de faire? Des Juges dont l'ame étoit aussi vénale que leurs places, n'osoient désobliger ces êtres nommés grands Seigneurs. « Votre partie » est puissante, M. le Duc un tel, Mme. une » telle, ils ont l'oreille de M. tel. » Voilà ô Français, comme on rendoit la justice au foible! Et de la justice au criminel, qu'en peut on dire? A la barbarie de nos exécutions, reconnoissoit-on ce peuple humain, bienfaisant, ce Français si doux, si poli? Quel est l'homme qui puisse sans frémir d'horreur, entendre lire la relation du supplice de Damien? Ne se croiroit-il pas transporté au milieu des Iroquois & des Algonkins? Ne s'imagineroit-il pas entendre le récit des cruautés exercées par ces sauvages, sur leurs infortunés captifs? S'il étoit possible de louer la cruauté, ce serait celle de Cambize, Roi de Perse, qui fit écorcher vif un Juge qui s'étoit laissé corrompre; & fit mettre sa peau sur le banc de son Successeur. Qui sont donc ceux qui perdent à la révolution? Les Courtisans, dont le mérite étoit d'empoisonner de bonne heure

l'héritier du Trône, de le former, de le façonner à leur guiſe : les Miniſtres qui étoient Souverains : les Traitans qui s'engraiſſoient impunément du ſang des Peuples : la Nobleſſe qui ne payoit rien : le Haut-Clergé, les Moines riches qui pouvoient s'écrier avec vérité, *Nos numeri ſumus fruges conſumere nati* ! Il faut avouer que tous ces Meſſieurs y perdent, mais le reſte de la Nation y gagne beaucoup. Les Ariſtocrates crient au meurtre, à l'incendie, exagerent le nombre de leurs amis devenus la victime du Peuple. Eh Meſſieurs ! s'il vous étoit poſſible d'être juſtes, vous regarderiez comme un miracle qu'il n'y ait pas eu plus de ſang répandu. Une grande Nation paſſant du plus cruel deſpotiſme, à la plus entiere liberté, a été bien modérée dans ſa vengeance, car il ne faut pas lui attribuer les meurtres & les incendies dans les Provinces. C'eſt vous, Ariſtocrates, c'eſt vous Théocrates, qui avez ſoufflé le feu de la diſcorde, de la haine ; c'eſt vous qui, ſi vous le pouviez, armeriez le fils contre le pere, le frere contre le frere, pour recouvrer votre prépondérance, & vos richeſſes mal-acquiſes. Vous faites ſonner bien haut le ſupplice de quelques individus : ah ! ſi vous voyiez la liſte des malheureuſes victimes du deſpotiſme depuis le miniſtere du Barbier de Louis onze, juſqu'à celui de l'Eſpion général Sartine, vous frémiriez, & ne pleureriez plus la démolition de la Baſtille ! Vous criez que la Nation fera banqueroute, & le Clergé poſſede ſeul trois fois plus de richeſſes qu'il n'en faut pour payer le déficit, & vivre décemment ! Il n'y a pas d'argent dans le Royaume ? Envoyez à la monnoie vos Crucifix, vos Notre-Dames, vos Saints & Saintes, vos têtes, vos bras, vos jambes

vos cœurs d'or & d'argent, faites en des louis d'or & des écus. Vous avez des chandeliers, des encensoirs, des lampes d'or & d'argent : à la monnoie ! Dégalonnez vos chasubles, vos étoles, vos dais, vains ornemens, si opposés à l'humilité de l'Evangile prêché par un Maître qui disoit n'avoir pas même une pierre pour reposer sa tête. Le sacrifice de la Messe est une représentation de la Cêne. Jesus-Christ & ses Apôtres n'y étoient pas servis en vaisselle plate : un Capucin se croiroit-il déshonoré de célébrer ce mystere avec un calice & une patene de verre au lieu d'argent ? à la monnoie ! Avec des richesses immenses, vous craignez de faire banqueroute ? Dites plutôt Aristocrates ! que vous avez peur qu'elle n'ait pas lieu. Déjà les Assignats valent mieux que l'or en barre. Je le crois bien : il n'y a pas en Europe, un seul papier qui égale l'Assignat en solidité. La Banque d'Angleterre n'existe que par la confiance, il est reconnu qu'elle n'a pas assez de numéraire pour faire face aux deux tiers de ses billets. Les Anglais doivent plus que nous, proportion gardée, leur dette se monte à deux cents quarante-huit millions de louis, & Billy Pitt, emprunte tous les ans deux millions pour en payer un ; cependant les Anglois & leurs Créditeurs sont tranquilles, leur population n'est que de neuf millions d'ames, la notre est de vingt-six à trente millions d'habitans. Avec une population supérieure, autant d'industrie & de bravoure, plus de productions, un meilleur sol que les Anglais, d'après ce qu'ils ont fait par le moyen de la liberté, que ne doit on pas attendre de la France ? Les mêmes causes par-tout produisent les mêmes effets. Enfin,

Meſſieurs les Ariſtocrates ! ſi vous ne pouvez vivre ſans Baſtilles, vous en trouverez aſſez du Nord au Midi de l'Europe. Le Knout des Ruſſes eſt à votre ſervice : Guſtave a des mines prêtes à vous engloutir : les Danois vous offrent des échafauds & des roues : le généreux Monarque de la Pruſſe vous recevra dans Spandeau : Léopold vous ouvrira les portes du Spillberg : la douce, la charmante Guillelmine vous fera apprendre à raper du bois de bréſil à Amſterdam : l'Eſpagne & le Portugal ont encore des Inquiſiteurs benins qui prendront de vous le plus grand ſoin, ſi vous donnez la préférence à leurs cachots : vous avez encore le Château des Sept-Tours à Conſtantinople, à moins que vous n'aimiez mieux figurer derriere le rideau, dans la chambre noire des Ariſtocrates à Veniſe. Mais, que dis-je ! Pourquoi aller ſi loin ? Vandernoot vous recevra avec plaiſir dans Bruxelles, Van Eupen vous tend les bras, la Citadelle d'Anvers eſt ouverte !.. Jamais Miniſtre n'a ſurpaſſé Vandernoot en ſcélerateſſe, j'amais Prêtre Inquiſiteur n'a égalé Van Eupen en perfidie. Meſſieurs les Ariſtocrates veulent-ils obtenir des graces, & dépendre d'une Catin ? La Pinau, berceuſe de Vandernoot, leur offre ces avantages : auſſi impérieuſe que la Poiſſon, auſſi devergondée, que la de l'Ange, elle a toutes leurs mauvaiſes qualités, ſans poſſéder leurs charmes & leurs agrémens. Ils jouiront en Brabant du triple bonheur qu'offre un Gouvernement Femini-Théoariſtocratique. Quelle ſatisfaction pour eux de voir le brave Vandermerſch, Sauveur de ſon pays, à la Baſtille Brabançonne ! Avec quelle joie ils apprendront que le vertueux Vonck, véritable

auteur de la révolution, eſt proſcrit, que les zélés Patriotes Walkiers, d'Aubremé, Verlooy, &c. &c. &c., ſont exilés, & fugitifs! D'ailleurs ils pourront ſe procurer des paſſeports & des recommandations de l'Ecrivain banal L....., qui en ce moment-ci eſt à Paris en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire de l'Agent Plénipotentiaire Vandernoot, du Secrétaire Van Eupen, & de la Catin Pinau. Que de raiſons pour donner la préférence aux Pays-Bas! Deſpotiſme parfait d'un côté, extrême bêtiſe de l'autre. Puiſſent tous les Ariſtothéocrates de France ſe retirer en Brabant & n'en plus ſortir, ſont les vœux très-ſincere que forme de tout ſon cœur UN VRAI DÉMOCRATE.

Cela dit, je ſaluai la compagnie, me retirai dans ma chambre, & avant de me coucher, j'offris à Dieu la priere ſuivante.

Dieu tout-puiſſant! toi qui as créé l'homme du la terre, qui ne donnas l'exiſtence qu'à un ſeul, limon de afin que tous ceux qui deſcendroient de lui, ſe ſouvinſſent qu'ils ſont freres, qu'ils ſont égaux! Je te remercie d'avoir enfin briſé les fers de ma Patrie, d'avoir touché le cœur de notre Roi LOUIS XVI, qui le premier a voulu, a déſiré la régénération du Royaume! Je te rends grace d'avoir permis que le Militaire autrefois le ſoutient du deſpotiſme, en devint le fleau, en refuſant de tremper ſes mains dans le ſang de ſes freres! Je te remercie d'avoir doué d'eſprit & de jugement l'Aſſemblée Nationale qui n'a d'autre but que le bonheur du Peuple! Permets ô Pere Céleſte! que la liberté embraſant tous les çœurs, vole d'un pole à l'autre! Ne ſouffre

pas que l'Ariſtocrate inique, le Théocrate faux & perfide, ſemblable au Lion rugiſſant dévorent le bon Démocrate ! Puiſſe l'arbre ſacré de la liberté, fleuriſſant en tous climâts, pouſſer de ſi profondes racines, que des millions de tyrans ne ſoient pas capables de l'ébranler ! Puiſſent les armemens formidables qui ſe font autour de nous, tourner à la confuſion des amis du deſpotiſme ! Puiſſe le malheureux Negre, ſi long-temps victime de la cupidité Européenne, voir ſon maître cruel ſe rallentir & de ſes propres mains détacher ſes chaînes ! Puiſſent le Turc, le Perſan, l'Indien, devenir hommes, & briſer le ſceptre de fer qui les gouverne ! Puiſſent tous les Rois de la terre, s'honorant du nom de peres des peuples, ſe glorifier d'être les premiers, & les meilleurs Patriotes de leurs états ! Puiſſent tous les hommes enfin, adorant ton ſaint nom, d'un bout de l'Univers à l'autre, ſe regarder comme freres, & n'avoir d'autre ambition, d'autre déſir, que de ſe ſurpaſſer les uns les autres en grandeur d'ame & en généroſité !

AMEN.